



L'ÉTÉ DES NOYÉS

traduit de l'anglais
(Écosse) par
Catherine Richard

[Métailie]
336 p., 20 €



SECOURISTE EN HAUTE MER

Quand le poète et romancier écossais **John Burnside** nous mène dans le Grand Nord, c'est parmi les légendes et figures de son imaginaire. Il nous évite, *in extremis*, une fabuleuse noyade. **PAR ORIANE JEANCOURT GALIGNANI**

Ne prenez pas ce titre au pied de la lettre : à le rencontrer, John Burnside révèle le charme bonhomme d'un souriant Écossais, la parole éraillée et charmeuse d'un poète célébré dans le monde anglo-saxon, une carrure de bonne tenue pour ses soixante ans et le contact direct de l'enfant du prolétariat du Fife qu'il a si justement dépeint dans son roman autobiographique, *Un mensonge sur mon père*. Burnside n'a donc rien, absolument

rien, du Baywatch californien. Sauf le talent de sauver les êtres de la noyade. Ainsi son dernier roman, *L'Été des noyés*, aurait aussi pu s'intituler l'été de la noyade, *Summer of Drowning*, puisqu'il provoque chez celui qui le lit l'euphorique sensation d'une dérive, en apnée, dans les fonds de l'esprit d'une adolescente, Liv, installée sur une île au nord de la Norvège, auprès de sa mère, peintre et ermite. Une délicieuse noyade pour le lecteur dont l'auteur nous sauve, *in extremis*, par sa maîtrise romanesque. Dans ce roman, Burnside plonge loin en haute mer. Laquelle ? Au premier plan, les eaux glacées qui baignent les rives des îles de la Norvège, région que l'auteur connaît bien pour avoir même songé à y vivre un instant – « Ma femme et mes enfants n'ont pas accepté, il faut dire que c'est très, très austère », avoue-t-il d'un sourire. Au second plan, l'océan d'une psyché de jeune fille hantée par les non-dits de son enfance, une féconde solitude et la présence spectrale des tableaux de sa mère.

C'est d'ailleurs une des premières phrases que John Burnside prononce à propos de son livre, dans ce bar australien – oui, drôle d'idée, je sais, de rencontrer un poète romancier écossais à Paris dans un bar australien, mais ces longues tables de bois offrent ce jour de pluie à Saint-Germain une rare tranquillité : « Pour moi, la noyade suprême, c'est celle de la narratrice, Liv, qui a dix-huit ans, s'apprête à arrêter l'école et perd contact avec la surface de la réalité. Tout le monde se noie dans ce roman, d'une certaine manière, mais elle peut-être plus que les autres. » Nous voilà donc poursuivant Liv le long des rives norvégiennes, lors d'un de ces étés sans nuit que connaît le Nord : « Ces interminables nuits blanches qui figent l'esprit, causent insomnies et délires extravagants. » Cette île dicte donc aux esprits de ceux qui l'habitent leurs obsessions, et leurs blancs. La géographie, et c'est là l'une des puissances du roman, vient tracer les formes des émotions et des souvenirs des personnages : « J'aime les cartes géographiques, nous dit la narratrice, parce qu'elles reconnaissent les intervalles entre une chose et une autre. » Or le paysage, lui, et l'atmosphère qui l'habite, ses nuits éclairées et ses jours de brume, ses plages avalées par la haute mer, ne délimitent plus les contours des êtres, de la réalité. Liv semble sans cesse sur le point de se noyer dans son environnement hanté tour à tour par les figures de garçons noyés, d'une Huldra, créature maléfique et séductrice du folklore scandinave. Il y a là quelque chose du conte nordique dans la vie de Liv parmi ces monstres. L'écrivain, en lui donnant la parole et la possibilité de s'inventer un avenir, la sauve de cette noyade, l'autre nom de la confusion.

Cette confusion se révèle aussi celle des origines pour Liv, et le roman, s'ouvrant comme un récit à suspense – des corps flottent dans la mer –, se poursuit en roman d'initiation. Burnside nous décrit d'ailleurs minutieusement les métamorphoses de la conscience adolescente : « La jeune fille est aussi noyée par la présence de sa mère, extraordinaire, parfaite, dont la présence même l'évince totalement. » Cette mère lui a livré un récit des origines remis en cause : le père a-t-il quitté la femme et l'enfant, ou la mère a-t-elle arraché l'enfant au père ? Là où tant d'autres se seraient interrogés, Liv, elle, choisit de croire aveuglément sa mère. Burnside, lui-même père attentif de deux garçons, se passionne pour ces fictions que l'ont fait siennes dans l'enfance et qui constituent la vérité de nos histoires familiales, « le consensus d'un monde », écrit-il dans son roman. Les noyés que Liv voit s'échouer sur les rivages de l'île deviennent peu à peu les figures abandonnées d'une conscience saturée par les récits qu'elle ingurgite : « Liv ne veut pas pénétrer dans le monde extérieur sauvage, elle est guidée par son imaginaire. »

Est-elle malade ou est-elle artiste, habitée par ses visions ? Burnside sourit à ma question et cite l'un de ses maîtres, Henri James, et son roman fétiche, *Le Tour d'érou*. La puissance de James est de faire avancer le lecteur au fil d'une hallucination et du roman d'épouvante, sans déterminer la folie. La Norvège que décrit Burnside doit demeurer celle des superstitions, des monstres qui apparaissent dans le demi-jour et qui terrorisent la jeune fille, rejoignant dans ses errances solitaires les enfants abandonnés des contes qui arpentent d'obscures forêts : « Sa seule stratégie pour lutter contre ce qui l'entoure va être de dessiner des cartes, pour trouver l'origine de cette puissance des esprits qui hantent son univers. » Liv devient alors aussi artiste que sa mère, dans cette quête, désespérément vaine, de géographie des spectres. Cette rencontre entre la précision du cartographe et les visions qui l'habitent pourrait être la définition du travail de Burnside qui cherche à délimiter, par le roman, ses splendides hallucinations : « Je ne cherche pas à écrire des récits surnaturels grâce à des miroirs de fumée, je veux que mes personnages soient ancrés dans la réalité, dans le quotidien. L'un de mes récits fétiches, *Le Horla de Maupassant*, livre ce sentiment de terreur existentielle, mais sans faire intervenir des fantômes ou je ne sais quel surnaturel. Vous savez, je n'aime pas les effets spéciaux au cinéma. L'un des films qui m'a le plus effrayé, c'est *Ne vous retournez pas de Nicolas Roeg*, une femme est hantée par le fantôme de sa fille noyée, mais il n'y a aucun effet extérieur. » À la fin de *L'Été des noyés*, la terreur de la jeune fille prendra un visage, bestial. C'est à cet instant, lorsque sa peur s'incarnera, qu'elle accomplira la destinée familiale, deviendra artiste.